



HAL
open science

Quitter l'Alsace pour faire fortune : le cas des entrepreneurs du XIXe siècle

Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf. Quitter l'Alsace pour faire fortune : le cas des entrepreneurs du XIXe siècle. Diasporas. Circulations, migrations, histoire, 2006, 9, pp.43-55. hal-01113375

HAL Id: hal-01113375

<https://hal.science/hal-01113375>

Submitted on 5 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quitter l'Alsace pour faire fortune : le cas des entrepreneurs du XIX^e siècle

par Nicolas Stoskopf
Université de Haute-Alsace, CRESAT (EA 3436)

L'industrie alsacienne doit beaucoup aux apports extérieurs : depuis les origines de la fabrication des indiennes au milieu du XVIII^e siècle jusqu'à l'implantation de multinationales japonaises dans les années 1980-1990, elle a été constamment irriguée par des hommes, des technologies, des investissements venus d'ailleurs qui ont fortement contribué à son développement et à sa diversité¹. A son tour, elle a engendré des flux de même nature, mais en sens inverse, qui ont permis de diffuser des savoir-faire et une image de marque bien au-delà des limites de la province. Ainsi, l'ouverture sur l'extérieur est un des caractères permanents de l'économie alsacienne. C'est en partie une donnée de la géopolitique, le résultat d'une situation sur un des grands axes européens de circulation nord-sud ou encore de sa position frontalière. Pendant les deux premiers tiers du XIX^e siècle, cette proximité de la frontière a joué un rôle déterminant dans le sens de l'immigration : son passage permettait soit de franchir les barrières douanières et de pénétrer le marché français, soit d'y introduire des technologies ou des fabrications nouvelles. Mais bien d'autres facteurs ont joué, notamment à l'émigration. Il suffit de considérer la direction dominante de ce flux, à savoir l'ouest : d'une façon générale, les Alsaciens ont davantage franchi les Vosges que le Rhin, pour aller en « France de l'intérieur » ou... en Amérique, et ils ont quelque peu boudé l'axe nord-sud. En cela, leur mobilité se rattache plutôt à la poussée vers l'ouest des populations de l'espace germanique au sens large dont la croissance démographique a été très rapide au XIX^e siècle.

Combinant industrialisation précoce et propension à l'émigration, l'Alsace offre au XIX^e siècle un terrain de prédilection pour confronter la réussite économique des migrants aux circonstances de leur départ : sont-ils partis pour réussir ou ont-ils réussi parce qu'ils sont partis ? Migrations conquérantes ou migrations révélatrices ? Et comme cette alternative n'épuise pas le champ des possibilités, il faut encore s'interroger sur ceux qui ont réussi bien qu'ils soient partis, plus ou moins sous la contrainte, du moins sous l'emprise de la nécessité.

Quant aux échecs, ils laissent rarement de traces exploitables par l'historien. Mais il ne faut pas non plus surestimer notre connaissance des *success stories*. Il est finalement peu fréquent que la mémoire d'un migrant se maintienne dans son pays d'origine et se transmette aux générations suivantes : seuls ceux qui atteignent une notoriété exceptionnelle, conservent le culte du pays natal ou maintiennent des liens étroits avec lui, échappent à l'oubli. C'est

¹ Voir Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2005, le chapitre IV, « Le creuset alsacien », p. 91 ; nous renvoyons également une fois pour toutes le lecteur aux chapitres VIII, « Première diaspora », p. 201, et X, « La seconde diaspora alsacienne », p. 261.

pourquoi une enquête historique sur la diaspora est lacunaire par nature et réserve des possibilités de découvertes permanentes. D'autre part, les réussites modestes, pouvant être un tremplin efficace pour les générations ultérieures, nous échappent presque autant que les échecs. La prudence s'impose donc si l'on prétend mesurer l'efficacité de l'émigration pour « faire fortune ». En revanche, la démarche consistant à comparer la réussite des migrants à celle de leur communauté d'origine, famille, corporation, localité, groupe culturel ou confessionnel, peut s'appliquer à l'Alsace d'autant mieux que le point de départ est caractérisé par une croissance économique élevée et par la puissance et la longévité de ses élites entrepreneuriales. Puisqu'il était possible de faire fortune en Alsace, pourquoi aller ailleurs ?

I. Migrations conquérantes

L'exportation des compétences est une première réponse. Elle concerne un petit nombre de branches, dans lesquelles l'Alsace disposait d'un avantage comparatif par rapport à d'autres régions : dans l'industrie textile, l'expérience acquise dans l'indiennage (ou impression sur étoffes) depuis la fondation de la première manufacture à Mulhouse en 1746, puis l'avance prise à la fin de la Restauration dans la mécanisation du tissage, se sont avérées déterminantes ; dans la brasserie, c'est une spécificité culturelle régionale qui a trouvé au XIX^e siècle un débouché national. Dans ces deux cas, un mouvement collectif s'est dessiné : des professionnels, nombreux et se faisant concurrence entre eux, ont préféré faire valoir cet avantage ailleurs où ils étaient plus rares et recherchés. Pour d'autres activités, l'émigration, semble un phénomène plus ponctuel.

1. Les compétences des professionnels du textile

Dans plusieurs régions de France ou à l'étranger, des colonies d'Alsaciens ont contribué à renforcer le potentiel de production textile ou à le créer de toutes pièces.

Les Alsaciens de Haute-Normandie appartiennent à la première catégorie². Les uns sont à l'origine des salariés qui apportent « la preuve que la pérégrination est l'une des voies de l'ascension sociale³ », comme Jean-Jacques Rhem, fils d'un directeur de fabrique de Mulhouse, qui travailla à Gisors, Rouen et Déville-lès-Rouen avant de s'établir à son compte comme indienneur à Maromme en septembre 1831. Les autres sont des héritiers du patriciat mulhousien et portent des patronymes connus comme Schlumberger, Dollfus ou Risler. Parmi les plus belles réussites normandes, figure celle de Thomas André Stackler, originaire de

² A. Brandt, « Alsaciens, Suisses et Allemands dans l'indienne rouennaise aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Le textile en Normandie*, Rouen, Société libre d'émulation de la Seine-Maritime, 1975, p. 57-74 ; S. Chassagne, *Le coton et ses patrons, France, 1760-1840*, Paris, EHESS, 1991.

³ S. Chassagne, *op. cit.*, p. 609.

Sainte-Marie-aux-Mines, qui s'établit à Saint-Aubin en 1822 comme indienneur⁴. Chimiste de formation et disposant de capitaux familiaux, il put développer son affaire, non sans faire appel à des techniciens de Colmar ou de Mulhouse. Au Havre, les Siegfried et les Roederer ne se contentèrent pas du négoce du coton, mais ils exercèrent une grande influence sur la société locale : Jules Roederer⁵ présida le tribunal de commerce dans les années 1870-1880 et les Siegfried conquirent la mairie à la deuxième génération, lorsque Jules Siegfried obtint en 1878 son premier grand succès politique.

En Catalogne ou en Russie, les Alsaciens furent aux origines du développement industriel : Mulhouse bénéficiait d'un énorme prestige auprès des industriels catalans. Lorsque les frères Muntadas fondèrent en 1847 la Espana Industrial, appelée à devenir la plus grande entreprise textile de la péninsule ibérique, ils firent appel par circulaire à des collaborations techniques et commerciales. L'un des premiers à répondre fut André Koechlin, fabricant de machines à Mulhouse, qui négocia le contrat d'un de ses neveux, Martin Ziegler, pour prendre la direction d'une indiennerie à Barcelone. Il recruta sept dessinateurs graveurs de Mulhouse au début des années 1850⁶. A Moscou, les frères Steinbach et leur beau-frère Émile Zundel, gèrent à partir de 1833 une manufacture d'indiennes dont ils firent la plus importante de Russie, avec 2 000 ouvriers en 1873⁷.

De toutes les compétences offertes par les spécialistes alsaciens, c'est leur connaissance des colorants, donc de la chimie, qui était la plus recherchée. Les Mulhousiens ne s'y sont d'ailleurs pas trompés en créant dès 1822 un cours de chimie appliqué aux arts, préfiguration de l'École de chimie, première du genre en France pour la formation des ingénieurs. Très symptomatique à cet égard est la carrière anglaise de Frédéric Steiner, le fils d'un meunier de Ribeaupillé. Employé dans une indiennerie d'Accrington, près de Manchester, il y mit au point vers 1836 un procédé pour obtenir du rouge turc dont il garda le secret. Il se mit alors à son compte en exploitant à Church un moulin à garance et une usine chimique. Puis, il se lança dans l'impression. Son entreprise, transformée en société anonyme en 1897, poursuivit ses activités jusqu'aux années 1950⁸. Cette réussite n'est pas isolée : les frères Jean-Georges et Jean-Ulrich Dollfus, établis dans un premier temps à Dieppedalle, quittèrent la Normandie en 1849 pour aller fonder une fabrique de produits chimiques à Chemnitz, en Saxe, puis à Prague⁹. A Bâle, Alphonse Koechlin, fabricant de rubans de soie à l'origine, s'associa avec Jean-Rodolphe Geigy, gérant d'une fabrique de colorants végétaux, et épousa sa sœur.

⁴ Cf. S. Chassagne, *op. cit.*, p. 613-617 ; D. Barjot (dir.), *Les patrons du Second Empire*, 1, Anjou, Maine, Normandie, Paris, Picard-Cénomane, 1991, p. 47-48.

⁵ D. Barjot, *op.cit.*, p. 74-75.

⁶ G. Dorel-Ferré, « Marseille-Barcelone, 1847-1881 : les chemins de l'innovation et des échanges, le cas de l'Espana Industrial », *Provence historique*, 204, 2001, p. 123-138 (voir notamment p. 129).

⁷ N. Stoskopf, *Les patrons du Second Empire*, 4, Alsace, Paris, Picard-Cénomane, 1994, p. 220-221.

⁸ R.S. Crossley, *Accrington Captains of Industry*, 1930 ; J. Storey, « La vie et l'œuvre de Frédéric Steiner », *Andrinople, le rouge magnifique*, Paris-Mulhouse, 1995, p. 52-60.

⁹ A. Brandt, *op. cit.* p. 64-65.

Pendant trois générations, des Koechlin furent étroitement associés à la direction de ce qui allait devenir la multinationale Ciba-Geigy¹⁰. L'application à partir de 1862 de la législation française sur les brevets, interdisant d'améliorer les procédés de fabrication d'un produit breveté, renforça l'attrait de Bâle aux yeux des chimistes mulhousiens qui furent aux origines de la puissante industrie chimique locale¹¹.

La trajectoire de Frédéric Kuhlmann, qui n'avait aucun lien avec l'industrie textile, est plus atypique. Issu d'une famille de géomètres et d'arpenteurs jurés de Colmar, ses études de chimie à Strasbourg l'amènèrent à devenir l'assistant de Vauquelin, puis d'obtenir une chaire de chimie à Lille en juin 1824. L'année suivante, il créa son entreprise et construisit une usine d'acide sulfurique à Loos. C'était le début d'une aventure industrielle qui fit de Kuhlmann, l'un des leaders de l'industrie chimique en France, et à Lille, une sommité du patronat régional comme président de la chambre de commerce et de la Société industrielle de Lille, qu'il avait fondé sur le modèle de celle de Mulhouse. Les Alsaciens n'exportèrent pas seulement leur savoir-faire, mais aussi leur modèle social.

2. Les brasseurs alsaciens et la découverte du marché français

Les brasseurs alsaciens ne bénéficiaient pas du même capital technologique que les spécialistes du textile. Avant l'adoption, vers 1850, des méthodes bavaroises de fermentation basse, la fabrication de la bière était un procédé rudimentaire et artisanal, une activité casanière avec des matières premières indigènes et un produit qui se consommait sur place. Ces données expliquent la multiplication des établissements, à la fois lieux de production et de consommation : on en comptait 263 pour le seul Bas-Rhin en 1846, dont 70 à Strasbourg. C'est dire que la concurrence était forte et que la corporation constituait un important réservoir de petits entrepreneurs prêts à offrir leurs services à des populations moins bien desservies.

Or la consommation de bière, initialement limitée au Nord et à l'Est de la France, s'est « nationalisée » au XIX^e siècle, permettant l'augmentation de la production de 2,8 millions d'hectolitres en 1815 à 7,4 millions en 1879, malgré la perte de l'Alsace-Lorraine, et à 15 millions en 1913¹². Les brasseurs alsaciens ont largement participé à cette expansion par leur dispersion sur le territoire français, acquise aux deux tiers avant même 1870. On les signale à Bordeaux et à Pau en 1806, à Nérac en 1808, à Beaune en 1812, à Carcassonne en 1815, à Melun en 1816 et dans beaucoup d'autres villes. A Lyon, par exemple, la fameuse brasserie

¹⁰ A. Bürgin, « Geschichte des Geigy-Unternehmens von 1758 bis 1939 », *Veröffentlichung zum 200 jährigen Bestehen des Geigy-Unternehmens*, Bâle, 1958, p. 21.

¹¹ M. Hau, *L'industrialisation de l'Alsace, 1803-1939*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1987, p. 132.

¹² J.P. Daviet, « Un dynamisme français : les brasseries du XIX^e siècle », in M. Berger et D. Barjot (dir.), *Les entreprises et leurs réseaux : hommes, capitaux, techniques et pouvoirs XIX^e-XX^e siècles. Mélanges en l'honneur de François Caron*, CID, Paris, 1998, p. 775-776.

Georges avec sa salle de plus de 700 m² fut construite par Georges Hoffherr en 1836 et exploitée au cours des temps par les familles alliées Umdenstock et Rinck ; à Chamalières, la brasserie Kuhn accueillit en 1871 Pasteur qui y mit au point la méthode de la pasteurisation consignée dans les *Essais sur la bière* publiés en 1876 ; à Rennes, la famille Graff exploita la brasserie de la ville pendant plusieurs générations.

L'histoire et la carte des brasseries alsaciennes en France au XIX^e siècle restent à faire. Beaucoup sont restées sans doute des établissements de portée locale, comme en Alsace, avant de disparaître dans la seconde moitié du XIX^e siècle sous l'effet de la concurrence des brasseries industrielles. Mais quelques-unes ont su tirer leur épingle du jeu, comme la Brasserie de la Méditerranée, à Marseille : fondée en 1826 par Jean-Jacques Velten¹³, le fils d'un brasseur bas-rhinois, elle se développa sous le Second Empire grâce à une maîtrise précoce du froid artificiel. Au début du XX^e siècle, toujours gérée par la famille Velten, elle était devenue avec 500 ouvriers et une production annuelle de 100 000 hectolitres une des toutes premières brasseries françaises, susceptible de rivaliser avec les plus grands établissements strasbourgeois, alors sous pavillon allemand.

3. Des individus aux destinées remarquables

Trouve-t-on des entrepreneurs expatriés qui ont fait mieux que rivaliser avec leurs homologues restés en Alsace ? La question pourrait se poser à propos de Frédéric Kuhlmann, mais aussi de deux autres entrepreneurs qui ont réussi des parcours remarquables en valorisant loin de leurs bases originelles un savoir-faire spécifique.

Le plus célèbre est François-Charles Oberthur (1818-1893). Fils d'un imprimeur-lithographe de Strasbourg où cette technique de reproduction venait d'être introduite, il commença son apprentissage à treize ans, puis entama un tour de France qui le mena à Paris, puis à Rennes. Là, son patron lui proposa une association et sa succession au bout de dix ans. C'est ainsi qu'il devint en 1852 le patron des Imprimeries Oberthur. Il lança en 1854 le fameux calendrier des postes, devint le fournisseur des Chemins de fer de l'Ouest et du ministère des Finances et se spécialisa dans les produits millésimés (almanachs, calendriers et agendas), les imprimés et formulaires fiscaux, les billets de banque et les titres qui ont fait la réputation de sa maison jusqu'à nos jours. Il innova également par une politique sociale audacieuse, créant une caisse de retraite, une école pour les enfants d'ouvriers, des lotissements avec accession à la propriété, etc.

Les Falck, originaires de Wissembourg, sont considérés en Italie comme les véritables

¹³ Cf. R. Caty, E. Richard et P. Échinard, *Les patrons du Second Empire*, 5, Marseille, Paris, Picard, 1999, p. 301-305.

promoteurs de la sidérurgie nationale¹⁴. Deux migrants sont à prendre en considération : le père, Georges-Henri (1802-1885), apprit son métier de maître de forges en Lorraine et en Franche-Comté, puis travailla chez les frères Risler qui avaient fondé en 1817 à Cernay, près de Mulhouse, le premier établissement alsacien de constructions mécaniques. L'échec de ses patrons poussa Georges-Henri Falck à accepter en 1833 l'offre de Gaetano Rubini, maître de forges à Dongo, près de Côme. Il y fut l'artisan de la modernisation de l'entreprise qui devint la plus moderne d'Italie, entra dans la société, mais préféra finalement poursuivre ses activités d'ingénieur-conseil qu'il continua à exercer en Italie avant de se retirer en Alsace en 1865. En revanche, son fils unique, Henri (1828-1878), fit souche en Italie : il épousa une fille Rubini, prit la direction de l'usine de Dongo avant de se mettre à son compte en 1873. Il fut le fondateur d'une importante dynastie de maîtres de forges qui tenait encore en 1971 le premier rang de la sidérurgie privée italienne avec 16 000 salariés, avant que la crise ne conduise à un démantèlement partiel du groupe.

Faut-il comparer les Kuhlmann, Oberthur, Falck aux Kestner, Berger-Levrault ou de Dietrich restés en Alsace ? Poser la question suffit en soi..., mais l'important n'est peut-être pas là. D'une part, comme pour les cohortes de spécialistes du textile ou les brasseurs, ils ont réussi à trouver les conditions de marché favorables à la fondation de leur entreprise ; d'autre part, leur départ n'a pas été vécu comme une perte de substance et se solde plutôt comme un jeu à somme positive, par les réseaux de relation, les échanges techniques ou la diffusion de modes ou d'habitudes de consommation. Il n'en a pas été toujours de même avec d'autres types de migrations qui furent davantage subies.

II. Migrations subies

Les migrations volontaires, et conquérantes, ne sont probablement que la partie plus ou moins visible de mouvements plus massifs qui ont affecté à des degrés divers l'Alsace du XIX^e siècle. Si son agriculture intensive et sa croissance industrielle la plaçaient parmi les régions riches, ses habitants étaient pauvres, parmi les plus nombreux en France à opter pour l'émigration en terre étrangère, en Amérique et en Algérie, ou pour une autre forme de départ de longue durée, l'engagement dans l'armée. Les événements historiques, notamment la guerre de 1870, n'ont fait que renforcer cette tendance. En ce qui concerne les entrepreneurs, quel bilan peut-on dresser de ces départs, pour eux-mêmes et pour l'Alsace ?

¹⁴ A. Frumento, *Imprese lombarde nella storia della siderurgia italiana, il contributo dei Falck, vol. 1, 1833-1913*, Milan, 1952, 274 p. ; M. Fumagalli, « Falck », *Dizionario biografico degli Italiani*, n° 44, Rome, 1994, p. 283-297 ; M. Merger, *Un siècle d'histoire industrielle en Italie, industrialisation et sociétés, 1880-1970*, Paris, SEDES, 1998, p. 165-166.

1. Un trop-plein d'artisans

La pression démographique, qui montait en Alsace depuis le XVIII^e siècle, aboutit au XIX^e siècle à une surcharge dont les symptômes sont une densité double de la moyenne nationale, un morcellement inégalé des exploitations ou des parcelles, la faiblesse des salaires, voire les carences alimentaires. Pour y faire face, il fallut intensifier les cultures, de telle sorte que le revenu à l'hectare atteignit le double de la moyenne nationale, mais aussi multiplier les activités de transformation par le développement d'une petite industrie complémentaire du travail de la terre. C'est dans le Bas-Rhin, là où la grande industrie est longtemps restée un phénomène ponctuel, que cette petite industrie, regroupant petites entreprises et fabrique dispersée, a connu un développement maximum : ainsi en 1866, elle faisait vivre autant de monde que la grande industrie haut-rhinoise¹⁵. Mais c'est aussi en son sein que se recrutaient le plus grand nombre de candidats à l'émigration : ainsi sur près de 3 000 chefs de famille bas-rhinois recensés comme émigrants en Amérique entre 1828 et 1837, près de 40 % étaient des artisans, dont 231 tisserands, 143 cordonniers, 104 tailleurs, 66 menuisiers, 61 maréchaux-ferrants, etc. Selon les métiers, c'est entre 6 et 12 % de l'effectif qui émigre en dix ans. L'émigration fonctionne ici comme un système de régulation, permettant d'évacuer le trop-plein. Parmi les volontaires du service militaire, les artisans représentent 30 % du contingent pour la période 1819-1826.

La prolifération des artisans bute en effet sur les limites du marché et une concurrence de plus en plus aiguë oblige certains à lâcher prise. La diaspora des brasseurs s'inscrit dans le même contexte, mais les perspectives de valorisation de leur savoir-faire étaient certainement meilleures que pour des métiers plus banaux. De ceux qui sont partis en Amérique, on perd la trace, sans pouvoir confirmer si leurs habitudes de travail et les contraintes de leur milieu d'origine leur ont donné des atouts efficaces pour réussir outre-Atlantique. Du moins s'ouvraient à eux des perspectives que n'avaient pas ceux qui restaient sur place.

2. L'impact de la guerre de 1870

128 000 Alsaciens et Lorrains, soit 8,5 % de la population, optèrent pour la France à la suite du traité de Francfort. Ils appartenaient en majorité au milieu des ouvriers et artisans ou à la bourgeoisie. Malgré les convictions francophiles de nombreux entrepreneurs, notamment à Mulhouse, le changement de nationalité ne provoqua pas dans l'immédiat d'exode massif à l'exception toutefois des drapiers de Bischwiller. Mais comme l'a bien montré Jean-Claude Daumas, les facteurs économiques ont été dans ce cas déterminants¹⁶. Le débouché exclusif de la draperie bischwilleroise, spécialisée dans la production de drap noir, était le marché

¹⁵ Sur cette question, voir N. Stoskopf, *La petite industrie dans le Bas-Rhin, 1810-1870*, Strasbourg, Oberlin, 1987.

¹⁶ J.-C. Daumas, *L'amour du drap, Blin et Blin, 1827-1975, Histoire d'une entreprise lainière familiale*, Besançon, Presses universitaires francs-comtoises, 1999, p. 133-151.

français et toute reconversion était impossible à court terme. Quand furent connues les clauses douanières du traité de Francfort, près des deux tiers des fabricants et des négociants décidèrent de partir en liquidant leurs affaires sur place. De nombreux ouvriers les suivirent si bien que la ville perdit par l'option 22 % de sa population. Le nombre d'établissements passa de 96 en 1869 à 21 en 1874, les effectifs ouvriers tombèrent de 5 000 à 1 800 et à moins de 500 en 1910. C'est dire que la fabrique bischwilleroise fut entraînée dans un déclin mortel et que ceux qui restèrent eurent tort, du moins du point de vue professionnel. Quant aux partants, ils se dispersèrent dans tous les centres français de laine cardée, à Sedan, Reims, Châlons-sur-Marne, Vienne, Elbeuf, etc. C'est à Elbeuf que leur réussite fut la plus remarquable. La ville accueillit une colonie d'environ mille Alsaciens, aux deux tiers protestants, alors que le groupe patronal était juif : il se composait de cinq fabricants, dont trois connurent un échec rapide, et de seize négociants qui firent rapidement fortune. Les maisons Blin et Fraenckel s'imposèrent rapidement comme les plus importantes d'Elbeuf, les seules à employer en 1889 plus d'un millier d'ouvriers. Elles se distinguaient par leur mécanisation précoce, la diversification de leurs productions, les avantages sociaux accordés au personnel. Selon J.-C. Daumas, leur fidélité au modèle alsacien d'engagement total dans l'entreprise permit aux Blin et aux Fraenckel une « croissance insolente » alors que l'industrie elbeuvienne connaissait un déclin irréversible. Dans ce cas précis, les migrants assurèrent leur survie professionnelle par leur départ et s'imposèrent à leur arrivée sur les autochtones. Le fait de tirer un trait sur le passé et de prendre un nouveau départ dans un environnement différent leur donna un avantage décisif.

Mais la plupart des industriels alsaciens cherchèrent d'abord à sauvegarder leurs intérêts en Alsace, quitte à ruser avec les autorités allemandes pour conserver leur liberté de circulation malgré le choix de la nationalité française. Beaucoup également ne se résolurent pas à perdre le marché français et prirent la décision d'investir de l'autre côté de la frontière : en trente ans, trente-huit entreprises textiles furent créées en Franche-Comté et en Lorraine avec des capitaux alsaciens¹⁷. Ce dédoublement des capacités de production contribua à renforcer la puissance des grandes sociétés comme la SACM ou DMC, mais se solda par une ponction sur les forces vives de l'Alsace, entraînant l'émigration de dirigeants et de personnel qualifiés et provoquant un rééquilibrage économique de grande ampleur aux dépens de Mulhouse et de l'Alsace.

A court terme, cette déperdition fut peu perceptible, car les usines alsaciennes continuèrent à tourner et ne changèrent pas de mains, sauf exceptions. A long terme, elle amorça le désengagement de la bourgeoisie alsacienne vis-à-vis de l'industrie. L'émigration allait se poursuivre longtemps : une partie de ceux qui étaient restés en Alsace continuèrent à rejoindre la France avant leur seizième année pour éviter de servir dans l'armée allemande et

¹⁷ M. Hau, *L'industrialisation...*, p. 237.

la classe dirigeante industrielle continua à s'étioler du fait du départ de ses fils. Cette évolution représenta une perte de substance durable pour l'économie alsacienne et, inversement, un apport non négligeable de compétences, de dynamisme entrepreneurial et de capitaux pour le reste de la France.

3. Dispersion et renouvellement des grandes familles

Avant même 1870, la dispersion des familles industrielles était un fait acquis. D'une part, le grand nombre des héritiers obligeait à trouver des points de chute pour chacun d'eux : ainsi des onze fils du tanneur strasbourgeois Gustave-François Herrens Schmidt, les trois aînés moururent en bas âge, Adolphe devint négociant en cuirs à Paris, Édouard et Émile prirent la direction d'usines à Paris et à Meung-sur-Loire et laissèrent au n° 7, Alfred, le soin de prendre la succession de la tannerie familiale. D'autre part, le tropisme parisien s'exerça sur de nombreux grands patrons qui élirent domicile dans la capitale sous le Second Empire, comme André Koechlin, Albin et Aimé Gros, Alfred Renouard de Bussierre, etc.

Cette tendance à la dispersion s'accrut encore après 1870 à tel point que certaines familles perdirent progressivement le contact avec leur région d'origine. Cette ouverture leur fut souvent bénéfique, en leur permettant, voire en les obligeant, d'épouser les innovations technologiques du dernier tiers du XIX^e siècle et de rebondir dans de nouvelles activités. Ce n'est pas du tout que ces familles aient été jusque-là casanières et repliées sur elles-mêmes, mais, alors que la période de la Monarchie censitaire avait été la période de toutes les innovations et le Second Empire, celle d'un apogée, le traumatisme de l'annexion, mais aussi l'épuisement du système technique de la première industrialisation, obligèrent à des remises en cause et à de nouvelles orientations. De même coup, les us et coutumes évoluèrent, les sociétés familiales cédèrent le pas aux sociétés anonymes, l'endogamie recula devant des alliances avec une bourgeoisie moins provinciale et, même à Mulhouse, l'influence de la fabricantocratie n'était plus ce qu'elle était.

A chaque famille, voire à chaque branche, sa stratégie : les Koechlin choisirent volontiers la Suisse où plusieurs d'entre eux firent de grandes carrières dans la chimie, la pharmacie, la banque, la distribution d'électricité. Les six fils de Jean-Frédéric Koechlin, exploitant de 1852 à 1870 un grand établissement textile à Buhl, firent leur études au Polytechnicum de Zurich et prirent tous la nationalité suisse : parmi eux, Maurice, fut le collaborateur d'Eiffel et le principal concepteur de la Tour Eiffel, et René, spécialisé dans les grands travaux hydro-électrique, fut après 1918 le promoteur de la construction du barrage de Kembs, sur une dérivation du Rhin, en aval de Bâle.

Chez les Schlumberger, la branche de Paul s'établit en France à la fin du siècle et fit du Val Richer, la propriété de François Guizot dont l'épouse de Paul avait hérité, son rendez-

vous favori. Là se retrouvaient Jean, l'écrivain, l'un des fondateurs de la NRF, Conrad et Marcel, les inventeurs, au siècle suivant, de la prospection électrique du pétrole et les fondateurs de la Schlumberger Ltd, une multinationale qui employait encore 50 000 salariés en l'an 2000, Daniel, gérant du domaine agricole, et Maurice, fondateur d'une banque parisienne qui, par fusions successives, contribua à la formation du groupe De Neufelize, Schlumberger, Mallet (NSM). Jean Schlumberger fut très sévère avec sa famille restée à Guebwiller, estimant que « les éléments les plus entreprenants avaient émigré » et que « les autres se bornaient à faire leur rétablissement dans des conditions difficiles ». On peut lui répondre que poursuivre la gestion des usines textiles et mécaniques de Guebwiller était une tâche ingrate peut-être, mais, nécessaire, et que l'innovation était pour les migrants la condition *sine qua non* pour sortir du rang. On ne pouvait plus se contenter à la fin du siècle de reproduire les schémas du passé. Tout le génie de cette branche des Schlumberger est d'avoir trouvé et exploré de nouvelles voies pour occuper hors d'Alsace les premiers rangs dans des domaines divers. Ce n'est pas si fréquent.

Plusieurs membres de la famille Dollfus manifestèrent un intérêt particulier pour l'Algérie¹⁸. Jean Dollfus, le très puissant patron de DMC, voulut favoriser l'émigration des Alsaciens en Algérie et fonda en 1873 une colonie de 1 200 ha près de Tizi-Ouzou, qui fut un échec. Mais deux de ses neveux réussirent dans leurs projets coloniaux : Charles, parti en 1871, prit la direction d'un domaine viticole et développa une petite ville, rebaptisée Dollfusville ; Auguste, le successeur de Jean Dollfus à la tête de DMC, hérita d'un domaine de chênes-lièges de 5 000 ha, en doubla la superficie et aménagea le pays où il mourut. Un autre Dollfus, Jules, devint également un gros exploitant agricole près de Tlemcen. Même s'il suffisait pour ces héritiers de réinvestir une fortune familiale, ce sont néanmoins des exemples de reconversion complète liés à l'émigration.

Changements de perspectives, investissements nouveaux, rebonds, reconversions... Les circonstances, qui ont obligé petits et grands entrepreneurs à se redéployer loin de leurs bases, ont eu plutôt des effets positifs : dans les familles d'industriels, la tendance générale a été de ré-entreprendre, de réinvestir et de prendre de nouveaux dépôts, mais il est impossible, faute de données, d'étendre cette observation aux milliers de petits patrons partis outre-Atlantique. Comme les établissements alsaciens ont continué pour la plupart à être exploités, on pourrait croire là aussi à un jeu à somme positive où tout le monde serait gagnant. Mais si la migration a pu agir comme un révélateur auprès de certains, elle a eu des effets négatifs pour la région de départ en exerçant un prélèvement sur ses dynasties patronales, en affaiblissant leur cohésion et en tarissant son vivier d'entrepreneurs.

¹⁸ N. Stoskopf, « La culture impériale du patronat textile mulhousien (1830-1962) », in Hubert Bonin, Catherine Hodeir, Jean-François Klein (dir.), *L'Esprit économique impérial (1830-1970)*, Paris, SFHOM, 2008, p. 400-401.

III. Migrations révélatrices

Que les descendants des grandes familles trouvent dans la migration une occasion de faire valoir ailleurs leurs talents éventuels est une chose. Mais quand on part avec rien, ou peu, la trajectoire est beaucoup plus spectaculaire. La migration agit alors comme un révélateur, libérant les énergies, et apparaît a posteriori comme une condition de la réussite. Ce schéma s'applique presque exclusivement à certaines destinées de Juifs alsaciens qui n'ont pu se réaliser qu'en dehors de leur milieu d'origine.

Certes, il existe d'autres réussites de self-made-men migrants : par exemple, celle de Richard Hartmann (1809-1878), fils d'un cordonnier qui, après un apprentissage de taillandier, entama en 1828 un tour d'Allemagne comme compagnon. Il se fit engager en 1832 à Chemnitz, en Saxe, par un fabricant de machines qui en fit rapidement un chef d'équipe. Mais en 1837, il quitta son patron pour fonder, avec trois ouvriers, sa propre entreprise de constructions mécaniques. Il employait 76 ouvriers en 1840, 800 en 1850, 3 000 en 1870 ; il fabriqua sa première machine à vapeur en 1840, sa première locomotive en 1848 et la 300^e en 1866.

Dans ce type d'ascension sociale, la migration ne semble pas toutefois jouer un rôle essentiel : elle est une particularité dans une histoire qui aurait pu aussi démarrer à Mulhouse, chez André Koechlin, ou à Strasbourg, à l'usine de Graffenstaden. Il n'en est pas de même pour les entrepreneurs juifs qui ont fait ailleurs ce qu'ils ne pouvaient pas faire chez eux. Les plus célèbres sont les fondateurs de dynasties, comme les Louis-Dreyfus, toujours présents au début du XXI^e siècle dans l'armement, mais aussi la téléphonie mobile avec Neuf Télécom, les Weiller, illustrés dans un passé récent par Paul-Louis Weiller, les Wildenstein, marchands d'art installés aujourd'hui à New York. D'autres s'effacent devant leur oeuvre : on connaît mieux les Galeries Lafayette que Théophile Bader, leur fondateur, les marques Bourjois, Chanel, Erès, Le Seuil que la famille Wertheimer qui les gère¹⁹, et, si l'on a oublié le banquier Albert Kahn, celui-ci reste vivant par les *Archives de la planète*, une collection de 100 000 photographies du monde entier prises dans le premier tiers du XX^e siècle. D'autres enfin sont complètement oubliés comme les Javal ou Auguste Dreyfus, mais ils ont occupé de leur vivant les premiers rangs de la fortune.

Leur migration au XIX^e siècle s'est inscrite dans un déplacement collectif vers l'ouest, et surtout vers Paris, la « translation ashkénaze », qui concerne les Juifs d'Alsace et de Lorraine, mais aussi de Rhénanie, puis de tout l'Est de l'Europe. En ce qui concerne l'Alsace et la Lorraine, la communauté juive qui comptait pour 80 % des juifs français en 1808, n'en représentait plus que 56 % en 1861²⁰. L'annexion de 1871 a donné une nouvelle impulsion.

Le tableau récapitulatif permet de tirer quelques enseignements généraux. Dans les cas

¹⁹ Cf. B. Abescat et Y. Stavridès, « La fabuleuse histoire des Wertheimer », *L'Express*, 4.7.2005, p. 16 et svtes.

²⁰ M. Graetz, *Les juifs en France au XIX^e siècle*, Paris, 1989, p. 65

qui nous intéressent, ils sont tous d'origine relativement modeste, issus du milieu rural où les Juifs, traditionnellement privés de terres, tiraient de longue date leurs subsistances du commerce. De ce point de vue, ils sont très différents de leurs coreligionnaires, originaires des villes de Rhénanie ou de Bavière, les Rothschild, d'Eichthal ou Koenigswarter, qui avaient derrière eux une tradition, plus ou moins longue, de « juifs de cour » et une fortune déjà solidement établie au moment de leur installation à Paris.

Faire fortune hors d'Alsace : l'ascension de quelques juifs alsaciens

Entrepreneur	Origine géographique	Profession du père	Date de l'émigration	Activités
Javal Frères Léopold Javal (1804-1872)	Seppois-le-Bas		1819	Banque, transport, négoce, textile, immobilier, agriculture
Auguste Dreyfus (1827-1897)	Wissembourg	marchand	Vers 1840	Négoce du guano, agriculture
Léopold Louis-Dreyfus (1833-1915)	Sierentz	maquignon	Vers 1850	Négoce en grains, armement, banque
Nathan Wildenstein (1851-1934)	Fegersheim	maquignon	Après 1870	Négoce d'œuvres d'art
Ernest Wertheimer (1852-1927)	Obernai	marchand	Après 1870	Confection, parfumerie
Lazare Weiller (1858-1928)	Sélestat	colporteur	1872	Industrie du cuivre, transport aérien, TSF
Théophile Bader (1864-1942)	Dambach-la-Ville	maquignon	Après 1870	Fondation des Galeries Lafayette
Albert Kahn (1860-1940)	Marmoutier	maquignon	1876	Banque, mécénat

Ils ont quitté très jeunes l'Alsace, en général au terme d'une première éducation, mais avant vingt ans. Leur apprentissage professionnel, leurs premières expériences se sont déroulés loin du milieu familial et d'emblée, dans des conditions très différentes de celles qu'avaient connues leurs aïeux. Mais leur culture marchande leur a permis d'assimiler très vite les particularités de leur nouvelle situation : la légende familiale veut que Nathan Wildenstein ait passé dix jours au Louvre avant de réaliser sa première vente dont le produit fut immédiatement réinvesti dans l'achat d'un Boucher et d'un Quentin La Tour²¹...

Quelle que soit la réussite de familles juives en Alsace dans la banque (Ratisbonne, Sée, Manheimer), l'industrie (Lantz, Dreyfus, Blin) ou le commerce, elle n'est pas comparable à celle de certains migrants. Pour ces derniers, le départ a agi comme un déclic, un révélateur, provoquant une rupture brutale avec les pesanteurs du milieu d'origine et leur offrant des

²¹ D. Wildenstein et Y. Stavridès, *Marchands d'art*, Paris, Plon, 1999, p. 11-13.

perspectives extraordinaires qu'ils ont su saisir. En élargissant au-delà de l'imaginable un horizon jusque-là très étriqué, l'émigration a été la condition de leur réussite.

Cette communauté de Juifs ruraux alsaciens est la seule qui ait produit des réussites exceptionnelles par migration. Les Blum et les Debré, originaires de Westhoffen, en sont également issus. On ne peut trouver l'équivalent dans d'autres communautés confessionnelles ou professionnels : les industriels réformés mulhousiens ou les brasseurs, pour la plupart luthériens, qui se sont expatriés, n'ont pas globalement mieux réussi que leurs confrères qui avaient choisi d'être plus casaniers, même s'il peut y avoir l'un ou l'autre cas de parcours individuel remarquable. Seuls peut-être, les chimistes ont pu trouver des conditions meilleures hors d'Alsace, surtout après 1862. D'une façon générale, la fortune des expatriés a été longtemps à la mesure de ce qu'ils emmenaient avec eux de l'Alsace. Elle était le reflet d'une région conquérante qui a su tirer parti d'un modèle de développement pour l'exporter et le valoriser. Habitué à voyager dès leurs années de formation et soumis assez tôt à la pression de la concurrence au sein du groupe familial, de nombreux héritiers sont certes devenus de nouveaux entrepreneurs par migration, mais en appliquant ailleurs ce qu'ils avaient appris chez eux.

Cette position dominante de l'Alsace s'est affaiblie dans la deuxième moitié du siècle. 1870 n'a fait qu'accélérer cette évolution. L'essaimage des hommes et des activités est devenu plus contraint. Il ne suffisait plus de partir pour réussir, il fallait désormais innover. Les familles restées sur place ont cherché à maintenir leurs positions, mais coupées de la France et acceptant mal l'Allemagne, elles ont eu tendance à se replier sur elles-mêmes, tandis que les migrants s'ouvraient au monde et devaient faire preuve de davantage d'audace pour réussir. Les premières n'ont pas démerité, mais ce sont des seconds que sont venus les germes d'un renouveau.